



## Ecrire au journal

L'Echo de l'Oranie

11 av. G. Clemenceau - 06000 Nice

ou [echo.oranie@gmail.com](mailto:echo.oranie@gmail.com)

(mail réservé à cette rubrique)

## Comment je suis devenue Pied-Noire

La première fois que j'ai entendu parler de l'Algérie, ce fut en avril 1961. Les adultes étaient inquiets, ils parlaient de débarquement et nous les gosses nous scrutions le ciel, car s'il devait y avoir des parachutistes à La Napoule, c'était sûrement là qu'ils atterriraient à la suite du putsch des généraux. J'avais neuf ans, je ne comprenais pas vraiment, sauf qu'à la mine des parents, il se passait quelque chose de grave. Les parachutistes ne sont pas venus, mais à la rentrée des classes, en octobre 1961, il y eut un autre débarquement...

Le lycée dans lequel j'entrais en 6<sup>e</sup> fut littéralement submergé par toutes les élèves qui venaient de l'autre côté de la Méditerranée. Imaginez, nous fûmes 52 dans ma classe, serrées comme des anchois, souvent dans des classes en préfabriqué, chauffées avec un seul poêle à charbon qui fumait. Il y avait des élèves partout, le moindre coin était exploité : les lingerie (cours au milieu des ballots de drap), le réfectoire pour l'étude, les couloirs aussi, et dehors quand tout était pris. Je pense que ce fut un tour de force de la part de la directrice et de tout le personnel pour pouvoir nous faire des cours dignes de ce nom. Il fallait commencer à 7 h 40 le matin et finir à 17 h 45 le soir, avec des cours de 55 mn, pour arriver à faire coller les emplois du temps. Mais pas de chahut, le respect des professeurs (de la 6<sup>ème</sup> à la

terminale nous fûmes entre 45 et 37). Et dire que maintenant ils se plaignent des classes surchargées à 30 ! Cette année-là, le lycée est passé de 750 élèves à 1500...

En 5<sup>e</sup> vint s'asseoir à côté de moi une Pied-Noire, Suzanne. La pauvre venait de Dreux où son père, gardien de la paix, avait été muté d'office. Le climat avait été fatal à Suzanne : angines à répétition et rhumatismes articulaires. Son père avait réussi à venir à Cannes et j'ai pu connaître et apprécier toute sa famille.

Elle est restée mon amie jusqu'en fac de lettres et nous étions inséparables. Mais la vie, et les maris nous ont éloignées l'une de l'autre. C'est dans cette famille que j'ai fait l'apprentissage de la chaleur et du partage, essence de l'esprit pied-noir. Famille modeste, un seul salaire avec trois enfants, j'étais considérée comme la 3<sup>e</sup> fille, le papa faisait la ronde des enfants avant d'aller travailler la nuit et j'étais rebordée comme les autres. J'ai appris à manger le couscous avec les cardons, les makrouds, les cuisses de dames, les roses des sables à Pâques, la frita et toute cette cuisine du soleil.

Une autre amie qui compta dans ma vie d'étudiante fut une Pied-Noire, Nicolle. Alors que j'habitais un studio à la limite de l'insalubrité, je suis tombée malade, car il n'y avait pas de chauffage.

Bien sûr, Nicolle et sa maman (veuve) m'accueillirent aussitôt chez elle, et je pus dormir sur le divan du couloir de leur petit 2 pièces jusqu'à complète guérison. Nicolle et sa mère me parlaient souvent de leur vie là-bas à Alger où le grand-père avait été proviseur d'un lycée. Comme pour Suzanne, je savais que ces familles avaient tout perdu, qu'elles étaient venues en catastrophe, avec plusieurs habits sur le dos et peu de valises.

Suzanne m'a avoué qu'elle avait emporté son tourne-disque et qu'elle ne l'avait pas lâché tout le temps de la traversée. Et pourtant, l'amertume ne restait pas bien longtemps, il y avait toujours des éclats de rire, des blagues, des kémias, une joie communicative.

Et enfin, j'en ai épousé un. Un Oranais. Maintenant, grâce aux réunions qu'il organise avec les amis de sa rue d'Oran, je peux situer le cinéma Century, le Petit Vichy, la rue de la Révolution avec les plumes des poulets qui volaient pour Kippour, l'Hôtel de ville et ses lions, l'Hôpital Baudens, le four du boulanger où les tafinas cuisaient lentement toute la nuit. Souvent, ses amis me disaient « tu dois être perdue et on t'embête avec nos souvenirs ». Ils ne le disent plus quand ils dégustent la calentica que je leur ai préparée.

Le cumin, le ras el hanout, le curcuma, le kosbor accompagne souvent mes plats.

Moi, fille de Bretonne, quel ne fut pas mon plaisir lorsque mon mari, en m'embrassant, m'a dit « ah ce couscous, tu le fais mieux que ma mère ! ». Parfois, je prends même l'accent et les expressions de là-bas.

Ma belle-mère disait : « Ah qu'elle est gracieuse ma belle-fille », quand je râlais.

Quand on me demande d'où je suis, en plaisantant je réponds, de Tiaret ou bien d'Aïn-Témouchent. Aujourd'hui, je peux dire que la phagocytose a réussi. Je n'ai jamais pu visiter le pays de la jeunesse de mon mari, mais c'est comme si moi aussi j'étais un peu de là-bas.

Si la crise s'aggrave, je pourrai vendre ma calentica, avec un carrico, pour « d'a 5 » ou pourquoi pas des chumbos...

Patricia